

que, en vertu des transactions d'Angsbourg, elles ont obtenu une sorte d'indépendance du chef de l'Empire, aurait-elle encore voulu entendre sa voix et reconnaître son autorité? Le libre développement du système ecclésiastique éelos du luthéranisme, donnait aux princes, suprêmes évêques dans leurs Etats, des moyens de résistance aux volontés impériales, que jusque-là ils avaient ignorés. Luther était loin d'être innocent de la détestable coutume qui venait de s'introduire dans la prédication protestante, de peindre, en chaire, le Pape et tous ses adhérens sous les plus noires couleurs. Or, l'empereur était à la tête de ceux qui étaient restés fidèles à l'antique foi. C'en était assez pour que les prédicans luthériens le diffamassent sous les noms odieux de *futeur et de complice de l'Antéchrist romain, de la prostituée de Babylone, assise sur les sept collines!* Est-il étonnant, qu'à pareille école, le peuple luthérien eût perdu tout respect pour la personne sacrée de l'empereur et toute affection pour l'Empire? Cette disposition de la multitude aidait à merveille aux projets ambitieux des princes.

Toutefois, cette puissance illimitée sur leurs Eglises territoriales, que les princes avaient su tirer de la pacification religieuse d'Angsbourg, ne tarda pas à produire une conséquence qui ne plut guère aux chefs de la réforme. Il s'était formé en Europe, non plus une seule, mais deux Eglises protestantes. A côté de l'Eglise luthérienne, celle de Calvin avait poussé ses propres racines. Celle-ci avait pris pour base la libre activité des communes, et se distinguait de l'autre, qui avait déposé toute puissance aux mains des princes, par une forte teinte démocratique. Or, un grand nombre de princes protestants pensèrent que leur axiome favori: *Cujus est regna, ejus est et religio*, devait s'interpréter de manière à ce qu'il ne dépendît que de ceux de substituer, à leur gré, la confession calviniste à la confession luthérienne. La première cour qui essaya de faire usage, en ce sens, de sa suprématie spirituelle, fut la maison Palatine du Rhin; son exemple fut bientôt suivi par la cour de Hesse-Cassel, et par quelques autres cours de plus mince aloi. Mais on se tromperait fort, si l'on pensait que les défections de la réforme primitive fussent, dans ces pays, et de la part de leurs princes, l'effet d'une conviction véritable de la supériorité du système de Calvin sur les dogmes luthériens; c'était l'effet d'un ambitieux calcul dont il n'est pas impossible de dévoiler les éléments.

Tant que Luther vécut, et quelque tems encore après lui, l'université de Wittemberg, qu'il avait formée à sa dogmatique, affecta les droits d'une métropole de la vraie foi (1). Les électeurs de Saxe, se prévalant de leur université, affectaient une prééminence dogmatique sur les autres Etats de l'Allemagne protestante (2), et depuis longtems cette ombre de suprématie spirituelle avait blessé leurs souverains. Ne voulant plus laisser naviguer leur petites barques sous pavillon saxon, ils y voulurent arborer leur propre bannière. Et bientôt, eussent-ils un puissant parti se groupant autour de la confession de Genève, s'éleva en force dans l'Empire, non sans être réellement décrié par les zélés de la doctrine luthérienne, soutenus de tout le crédit des électeurs de Saxe. Ceux-ci ne voulurent les regarder que comme des *novateurs et des rebelles*, et ces ardentes discordes ne furent pas sans influence sur les vicissitudes de la guerre de trente ans.

Nous ne connaissons rien de plus intéressant que de voir des écrivains érudits et sincères, tracer ainsi d'une plume impartiale, en dépit des préjugés puisés dans leurs premières éductions, le tableau des sinistres effets religieux, politiques et sociaux sortis de cette boîte de Pandore, ou à rebours du bon sens, l'on a appelée la réforme. De nos jours, le protestantisme a bien changé de nature. De dogmatique qu'il était dans son principe, il est devenu sceptique, parce que, comme il était inévitable, il a continué à marcher dans les voies du rationalisme principal, contenu dans le dogme de l'indépendance de la raison individuelle. Ce dernier terme de ses égaremens était prévu dès les premiers jours de sa naissance. Le bruit des armes a pendant un tems contenu l'esprit de son principe, et c'est dans ce sens seulement que les protestants peuvent vénérer la mémoire de leur Gustave-Adolphe, et le dire *sauveur de la réforme*. S'il avait pu prolonger sa vie jusqu'à nos jours, il essayerait peut-être, mais sans apparence de succès, de la traiter comme il prétendait traiter l'Eglise catholique: *de la brayer sous le talon de sa botte*.

#### ACTION DU CLERGE CATHOLIQUE DANS LES GRANDES CALAMITÉS.

Suite.

Des que le fléau fut dans Paris, M. de Quelen rompit son ban et repartit. Il pensait, comme Flacéon, que les Evêques ont aussi leurs jours de bataille, et il n'était pas homme à manquer au rendez-vous du péril. Il avait prédit dans ses mandemens, l'inondation de ce fleuve de mort, dont les plus grandes, les plus vigilantes et les plus sévères précautions ne sauraient arrêter le cours; et il ajoutait, dans une lettre pastorale du 29 septembre 1831, adressée au clergé de son diocèse: « le moment n'est pas éloigné où la vertu commune ne suffira plus, et où faudra l'héroïsme du dévouement. » Sa parole était ainsi engagée d'avance, il vint la tenir au milieu du danger.

Les passions méchantes l'avaient condamné à la retraite, mais l'heure

(1) Cette prétention avait quelque chose d'extravagant dans le système luthérien, mais qu'y pourra-t-on découvrir de conséquent, si l'on en excepte ce que Luther, en démissionnant, avait emporté du domicile maternel?

(2) Aujourd'hui c'est la France qui l'exerce; tant il est vrai que l'autorité, cette condition première de toute grégation sociale, ne peut pas périr, et que le seul effet de la révolte est de la faire passer en d'autres mains.

était venue pour lui d'exercer, contre les passions humaines, les sublimes représailles de la croix. Tel dis que tant d'hommes faibles et pusillanimes se laissent d'inaccessibles refuges gardés par Pégases, et verrouillés par la peur, M. de Quelen sortit de sa retraite. C'est à l'Hôtel-Dieu que le fléau sévit le plus cruellement, c'est là qu'est sa place; celle-là, il ne la cédera à personne, n'essayez pas de la lui disputer. Pour la première fois, depuis plus d'un an, il paraissait en public, c'était le 2 avril 1832; son diocèse, qui l'avait perdu, le retrouvait sur le champ des douleurs. Le peuple venait de jeter à l'eau deux sergents de ville qu'il croyait complices de prétendus empoisonneurs, lorsque M. de Quelen arriva à l'Hôtel-Dieu. Ce danger de plus ne put arrêter son zèle; nouveau Charles Borromée, il franchit le seuil de l'hospice, visita toutes les salles, s'arrêta auprès de tous les lits, et apprend avec bonheur que la plupart des malades ont pu recevoir les secours de la religion. Il avait, dès le premier jour où le choléra se déclara, mis dix mille francs à la disposition de la caisse de secours, il y ajouta mille francs, en sortant de l'Hôtel-Dieu, pour remplacer les vêtements des cholériques, qu'on brûlait à leur entrée dans l'hôpital. Dévoué, pillé, ruiné, il ne calculait point ses ressources, il ne calculait que les besoins qui étaient immenses.

Tout le clergé de Paris suit la noble initiative de son Archevêque. A sa voix, l'abbé Garnier, Supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, offre son séminaire pour recevoir les cholériques, et ses élèves pour servir d'infirmiers. M. de Quelen met en même tems à la disposition de l'autorité sa maison de Conflans pour en faire un hôpital ou une infirmerie de convalescences; de sorte que ceux-là mêmes peut-être qui avaient dévasté cette maison y trouvèrent un asile. De tout côté la milice sainte répond à l'appel de son chef. Messieurs de saint Lazare, les professeurs et les suppléants de la Faculté de Théologie de Paris, des Prêtres appartenant au diocèse de Paris et aux diocèses voisins, se mettent à la disposition de l'autorité; les Religieuses de Bon-Secours, les Religieuses Augustines, les Hospitalières sont à leur poste. Les laïques ne font pas défaut, et un grand nombre de jeunes gens du faubourg Saint-Germain, parmi lesquels on compte MM. de Kergorlay, de Vogue et de Champagny, offrent comme infirmiers ou comme visiteurs. M. de Quelen excite au guide ce zèle de la grande armée de la charité; il parcourt tous les hôpitaux de Paris, et ses lettres pastorales communiquent à toutes les âmes la sainte contagion de la vertu. Allez, écrivait-il aux professeurs de Théologie en les envoyant à l'hospice de la charité, allez, la maison est bonne, et le nombre des ouvriers est petit. Puis dans la lettre adressée aux curés de Paris le 6 avril: « Nous ambitionnerons, leur disait-il, qu'à la suite de ces tems malheureux, on puisse dire de chacun de nous ce que l'histoire rapporte de ce vénérable Prêtre, St-Vincent de Paul, que nous avons pris pour modèle; au milieu des factions qui se disputaient, se déchiraient et mettaient la société en péril, voué tout entier aux bonnes œuvres et au soulagement de l'humanité souffrante, il répondait à ceux qui l'interrogeaient sur son opinion: *Je suis pour Dieu et pour les pauvres.* »

Enfin, dans le Mandement qui ordonnait des prières pour la cessation du fléau, Mandement écrit au pied de la croix, le 18 avril, un des jours de la Semaine-Sainte, l'Archevêque disait avec une inexprimable tendresse: « L'âme toute remplie des émotions que font naître ces jours lugubres et solennels, nous éprouvons le besoin, en vous exhortant à la pénitence, aux prières et aux bonnes œuvres, de vous parler aussi de la sollicitude pastorales qui nous attache de plus en plus à vous, qui nous fait regarder les malheurs de chacun de nos diocésains comme s'ils nous étaient personnels, et qui vous consacre de nouveau tout ce qui nous reste de bien et de vie pour les adoucir. S'il en était quelqu'un parmi vous qui pût trouver, dans l'examen de sa propre conduite à notre égard, quelque motif de douter de ces dispositions, nous oserions lui dire comme le Joseph de l'ancienne loi: *Je suis votre frère, ne craignez point, ne vous troublez pas, ce qui est arrivé, c'est par la volonté de Dieu. Il change en bien le mal qu'on a voulu me faire, il a conduit les choses à ce point, il a voulu se servir encore de moi pour en sauver plusieurs.* »

Il disait vrai, le pieux et noble Archevêque; car toutes ses actions étaient en harmonie avec ses paroles. On le vit transporter dans ses bras des malades atteints du fléau, dans un tems où l'on discutait encore sur la question de savoir si le choléra était ou n'était pas contagieux. Tant que le mal sévit, le Pontife de Jésus-Christ se trouve sur ses pas pour soutenir les victimes qu'il abat, pour sauver les âmes du désespoir, et faire luire aux regards des mourants un rayon d'immortalité. Dans le cours de ces visites vraiment pastorales, et au chevet d'un de ces moribonds, il se passa une terrible scène. L'agonie était commencée, et le pieux Archevêque avait sur l'agonisant ses mains pour le bénir, lorsque celui-ci, tournant vers le Pasteur un visage où respiraient encore, au milieu des teintes bleuâtres de la mort, les passions de la vie, cria d'une voix formidable: « Retirez-vous de moi, je suis un des pillards de l'Archevêché! » A ces mots, le front du Prêlat rayonne d'une tendre pitié, et d'un ineffable pardon. Continuant sur la tête du moribond sa bénédiction commencée: « Mon frère, dit-il, c'est une raison de plus pour moi de me réconcilier avec vous, et de vous réconcilier avec Dieu. »

Maintenant, comparez à ces scènes les scènes peintes par M. Sue, les égarements du parvis Notre-Dame, le carrier gigantesque dépeçant en lambeaux sanglants Goliath que la hideuse Ciboire a abattu en lui crevant l'œil d'un coup de sabot, la dernière orgie de l'amant de la reine Baccha-